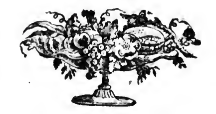
DUPUIS
ET
DESRONAIS,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES
Et en Vers libres.

Par M. COLLÉ, Lecteur de Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXVII.



ACTEURS.

DUPUIS, homme de Finance, pere de Mariane.

MARIANE, sa fille, amoureuse de Desronais.

DESRONAIS, Financier, amoureux de Mariane.

CLÉNARD, ci-devant Précepteur du feu Neveu de Dupuis.

GASPARD, Notaire.

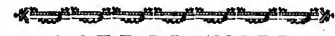
La VIOLETTE, Valet-de-chambre.

LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans le Sallon de Monsieur Dupuis.



DUPUIS
ET
DESRONAIS,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DESRONAIS, La VIOLETTE.

DESRONAIS, *amenant la Violette.*

IL doit être chez lui; tu n'es qu'un étourdi:
Il m'a fait prier de deſcendre,
Pour me parler avant midi.

La VIOLETTE.

Il eſt ſorti, Monſieur; quelqu'un l'eſt venu prendre:
Mais, en ſortant, Monſieur Dupuis
M'a répété trois fois, & j'ai bien dû l'entendre:
Si Monſieur Deſronais chez moi veut bien m'attendre,
Je ne ſerai dehors qu'une heure, ſi je puis.

DESRONAIS.

Allons, je l'attendrai. Mon cher la Violette,
Peut-on voir Mariane?

La VIOLETTE.

Elle eſt à ſa toilette;
L'on n'entre pas encor.

DESRONAIS.

Il faut l'attendre auſſi,
Monſieur Clénard du moins eſt-il ici?

La VIOLETTE.

Oui, ſûrement: Monſieur veut-il qu'on l'avertiſſe?

DESRONAIS.

Tu me feras plaiſir,

(*La Violette ſe retire.*)

SCENE II.

DESRONAIS, *ſeul, & ſe jettant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci?
Monſieur Dupuis voudroit qu'à midi je le viſſe,
Lui, qui ne voit jamais perſonne avant dîner!
De cet empreſſement que dois-je imaginer?
(*Il ſe leve avec vivacité.*)
Si c'étoit pour mon mariage
Avec ſa fille!....& qu'à la fin
Il voulût prendre jour ſans tarder davantage!
(*Il ſe jette dans ſon fauteuil.*)
Malheureux Deſronais! tu te flattes en vain,
Les faux-fuyans qu'il ſe ménage
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent depuis trois ans, l'eſpoir & le courage.
Hélas! je lui vois tous les jours.
(*Il ſe leve & ſe promene.*)
Chercher des tours & des détours
Pour éloigner une union ſi belle.
Son prétexte le plus commun,
(Et, par malheur, il n'en a pas pour un,
Mais le prétexte enfin qu'il renouvelle

Le plus souvent... c'eſt de me réputer,
Sans raiſons, le héros d'avantures galantes,
D'hiſtoires, même très-brillantes
Qu'avec art ſur mon compte il a ſoin d'ajuſter;
Et tout en attendant les preuves convaincantes
Qu'il faut pour l'en déſabuſer,
Souvent par-là, trois mois il ſait nous amuſer.
Ciel! qu'arriveroit-il s'il ſavoit ma foibleſſe,
La ſeule qui ſoit vraie, & m'a bien tourmenté,
Ma ſotte intrigue avec cette Comteſſe,
Dieu veuille qu'elle échappe à ſa ſagacité!

SCENE III.

DESRONAIS, CLÉNARD.

DESRONAIS.

MAIS c'eſt Monſieur Clénard qu'ici je vois paroître.
Bonjour, mon cher Monſieur; vous me direz peut-être
Pourquoi Monſieur Dupuis, ſi matin aujourd'hui,
M'a fait prier de deſcendre chez lui.

CLÉNARD.

Je l'ignore, Monſieur; il n'a rien fait connoître...

DESRONAIS, *l'interrompant.*

Hé bien, mon cher Clénard, hé bien,
En l'attendant, en attendant ſa fille,
Qui dans ce même inſtant s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez Précepteur,
Monſieur Dupuis vous a donné retraite
Dans ſa maiſon, & qu'il vous traite
Plus en ami qu'en protecteur;
Cette grande amitié, l'étroite intelligence
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur;
Je me cachois de vous par excès de prudence:
Mais j'ai depuis deux jours, reconnu mon erreur;
J'ai vu de vous un trait qui peint votre candeur;
Ce trait a décidé lui ſeul ma confiance;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

CLÉNARD.

Monsieur, contez sur moi d'avance.

DESRONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait? & commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourmens que, dans la circonstance
De l'état critique ou je suis,
Depuis cinq ans, me fait souffrir Monsieur Dupuis.

CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins?... Je ne vois point vos peines.
Monsieur Dupuis qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines:
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfere pourtant votre simple alliance,
A des partis puissans, à des gens de la Cour....

DESRONAIS, *l'interrompant avec humeur.*

C'est depuis trop long-temps, Monsieur, qu'il me préfere;
Qu'il est prêt à finir, & qu'ensuite il differe,
Qu'il me promet sa fille, & ne prend point de jour,
Ne fixe point de temps: qu'il s'éloigne, s'avance:
Qu'il m'enleve, me rend, qu'il éteint tour-à-tour,
Et ranime mon espérance.

CLÉNARD, *reprenant vivement.*

Mais tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, sur la décence,
Délicat comme il l'est.... en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très-bien que le monde aujourd'hui
Doit croire votre hymen conclu dans sa tête?

DESRONAIS.

Oui;
D'accord.

CLÉNARD.

S'il avoit la manie
De ces peres qui n'ont marié leurs enfans
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans:

A cet égard encore votre peine eſt finie;
Mariane, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DESRONAIS, *reprenant vivement.*

Eh! ce n'eſt point ſon âge;
A ce moyen il n'eut jamais recours,
Pour éloigner mon mariage;
Et cela n'étant point, il a donc en ce cas,
Pour être à mon égard injuſte & tyrannique,
Quelque motif caché que je ne conçois pas.
Vous êtes ſon ami, ſon confident unique;
C'eſt où j'en veux venir: il ne vous cache rien?
Vous devez être au fait; vous êtes ſerviable;
Daignez me découvrir....

CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc?... Vous ſavez bien
Que c'eſt un homme inpénétrable.

DESRONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'eſt bien moins, Monſieur, que vous n'êtes diſcret.

CLÉNARD.

Moi, Monſieur?

DESRONAIS, *vivement.*

Oui, Monſieur, vous ſavez ſon ſecret:
Et moi je ſoutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi ſur ce ſecret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'eſt nous ſervir tous deux;
Et je le prouve....

CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'eſt pas néceſſaire;
De rien prouver, & là-deſſus de faire
Des raiſonnements merveilleux,
Puiſque je ne ſais rien.... rien du tout, à la lettre:
Car enfin, daignez me permettre:
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien... il faut qu'on le pénétre.
Il ne reſte plus qu'à ſavoir
Si c'eſt une choſe poſſible,
Vu cette défiance horrible,
Qu'il a de tout le monde, & que vous connoiſſez,
Et dont tous ſes amis, comme vous, ſont bleſſés.

DESRONAIS, *foiblement.*
Oui, je connois sa défiance....
CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*
Mais bien? la connoissez-vous bien?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Avez-vous eu la patience
De la bien observer?... D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce... Il est d'une humeur libre & gaie;
Mais je dis d'une gaieté vraie;
Malin railleur, aimant les traits plaisants:
C'est sous ces dehors séduisans,
C'est sous un air ouvert en apparence,
Qu'il cache cette défiance.
L'espece de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt,
Mais sur les sentimens... j'ai cru voir & je pense,
D'abord... qu'il ne croit point à la reconnoissance;
Et puis, d'ailleurs, inquiet comme il est...
DESRONAIS, *l'interrompant vivement.*
Quoi! l'est-il sur les gens qu'il aime?
CLÉNARD.
Précisément; & c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une ame si sensible,
Si délicate, à tel point suceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jous, n'être aimé qu'à moitié,
Ou point du tout... aussi, dit-il qu'il désespere
D'être jamais aimé comme il aime.
DESRONAIS, *avec la plus grande vivacité.*
Eh! Monsieur;
Doute-t-il que je l'aime & le respecte en pere;
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? & d'où peut-elle naître?
CLÉNARD.
Bon! il la pousse encor plus loin peut-être;
Et je n'en ferois point surpris... car les noirceurs
Qu'il effuya jadis de la part de ses sœurs;
De tous ses obligés, l'ingratitude extrême;
De ses ennemis les fureurs;

La

La perfidie & les horreurs
De ſes amis... (j'entends des gens qu'on aime)
Enfin, des trahiſons de toutes les couleurs...
(D'un ton de voix plus bas.)
De ſa défunte femme même,
Peuvent ſervir de reſte à le juſtifier
De craindre les humains, & de s'en défier.

DESRONAIS, *auſſi vivement.*
Quoi! vous penſez qu'il ſe défie
De moi-même? de moi?

CLÉNARD.
De vous même...eh! mais oui.
La cruelle philoſophie
Que par l'expérience il acquit malgré lui,
Et que dans ſon eſprit ſes malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de ſoupçons
Contre vous même....

DESRONAIS, *l'interrompant avec impatience.*
Eh, ſur quoi, je vous prie?

CLÉNARD.
Sur quoi, Monſieur?... Mais d'abord ſuppoſons;
Sur un peu de galanterie.

DESRONAIS, *un peu embarraſſé.*
Mais où la voit-il donc?... C'eſt une rêverie:
Et puis, d'ailleurs, ſont-ce là des raiſons?
Si c'eſt là-deſſus qu'il ſe fonde,
C'eſt un prétexte tout au plus.
Croire Monſieur Dupuis pédant... c'eſt un abus,
Une erreur... Il a trop vécu dans le grand monde;
Pour me chicaner là-deſſus.

CLÉNARD.
Vous vous trompez très-fort. Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent il a vu dans autrui,
Peut très-bien (ſans pédanterie,)
Dans ſon gendre futur, le bleſſer aujourd'hui.
Son eſprit défiant, ſon humeur ſoupçonneux,
Doit la croire en hymen, beaucoup plus dangereuſe
Que vous ne vous l'imaginez.
Par elle il voit d'abord vos cœur aliénés,
Le mari dérangé, la femme malheureuſe,

(*D'un ton de voix plus bas.*)
Et peut-être moins vertueuse.
Il voit tous vos devoirs ensuite abandonnés;
Une conduite scandaleuse;
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfants infortunés;
Et n'apperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux & vous ruinés,
Et du mépris public couverts & consternés.
Voilà, Monsieur, voilà la peinture fidelle
Qu'il peut se faire, lui des plaisirs effrénés,
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-meme encor ne s'étoient point tournés.

DESRONAIS, *très-déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matiere:
Vous vous êtes donné carriere;
Et Monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

CLÉNARD, *en le quittant.*

Quelqu'un adresse ici ses pas;
Je vous laisse, Monsieur.

SCENE IV.

DESRONAIS, *seul, & reste immobile.*

Ce tableau-là m'éffraye,
(*Un instant de silence.*)
Je sens bien au fond de mon cœur,
Que malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraie.
Je suis & confus & surpris,
Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse...
J'ai pu céder à la Comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris;
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris,
De Mariane que j'adore,

Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment !....
Par bonheur du moins elle ignore
Ce passager égarement,
Depuis un mois qu'il dure, il a fait mon tourment.
Ah ! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, & la vengent encore.

SCENE V.

DESRONAIS, MARIANE.

DESRONAIS, *appercevant Mariane.*

Mais c'est elle ; enfin la voici.

MARIANE, *avec un air de surprise.*

Comment ! c'est vous, Monsieur ? Quoi ! si matin ici ?
C'est une chose singuliere.

DESRONAIS.

Aussi, Mademoiselle, aussi
Est-ce sur l'ordre exprès de Monsieur votre pere,
Qui veut qu'avant midi....

MARIANE, *l'interrompant.*

Que veut dire ceci ?
Pour la même heure il mande son Notaire ;
Cela cache quelque mystere.

DESRONAIS, *très-vivement.*

Si ce mystere-là pouvoit être éclairci
Comme je le desire.... & si
Ce bon Notaire & moi, mandés à la même heure,
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen marquoit cet instant-ci ?
Ecoutez donc....

MARIANE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre
Pour nous livrer à cet espoir.

DESRONAIS, *avec gaieté & vivacité.*

Non, nous serons unis ce soir ;
Et le cœur me le dit.

MARIANE.

Mon Dieu! daignez fuſpendre....

DESRONAIS, *l'interrompant avec tranſport.*

Ah! ſi c'étoit aujourd'hui l'heureux jour!....

(*S'interrompant lui-même.*)

Laiſſez-moi me flatter encore
Qu'il va combler mes vœux & mon amour.
Mariane, je vous adore;
Tous les jours, par degrés, mes feux ſe ſont accrus:
Hier en vous quittant, tout plein de votre image,
Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage,
Et ſens qu'aujourd'hui je vous aime encor plus.

MARIANE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendreſſe;
Excepté.... que mon cœur n'en eſt jamais diſtrait:
Tout, avec vous, tout de vous m'intéreſſe;
Sans vous, rien n'a pour moi d'attrait;
A rien mon ame n'eſt ſenſible.
Mais vous.... Ah! Deſronais.... comment eſt-il poſſible
Qu'on ait eu ſur vous des ſoupçons
Que vous pouviez m'être infidelle,
Et ſur leſquels mon pere appuyoit ſes raiſons
De différer toujours?

DESRONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, Mademoiſelle,
Eh! mais, ſur ma légéreté,
Vous a-t-il jamais rapporté
La preuve d'aucun fait?

MARIANE.

Non, je vous rends juſtice;
Peut-être ces ſoupçons ne ſont qu'un artifice,
Pour mieux colorer ſes délais.
J'aime à le croire.

DESRONAIS, *reprenant vivement.*

Oh! oui.... Mais revenons, de grace,
A notre hymen.... Si ce jour-ci ſe paſſe
Sans voir combler tous nos ſouhaits,
Si votre pere encor veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience,
Avec reſpect alors élevez votre voix;

Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANE, *d'un ton ferme & tendre.*

Des droits?.... A cet égard perdez toute espérance.
Quoi, des droits contre un pere? Eh!... peut-on en avoir?
Moi, d'ailleurs, je n'en ai pas même en apparence;
Et si j'en avois.... loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DESRONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect & la reconnoissance.
Je connois vos devoirs, je les vois, le sens bien;
Mais n'a-t-il pas les siens, & ne vous doit-il rien?

MARIANE, *avec douceur.*

Non; rien du tout, Monsieur.

DESRONAIS, *avec un peu de colere.*

C'est avoir bien envie
De s'aveugler.... Cruelle, est-ce là de l'amour?
Est-ce là comme j'aime?... Ah! votre ame, en ce jour,
A votre pere en esclave asservie....

MARIANE, *l'interrompant.*

Ah! vous ignorez, Desronais.
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie.

DESRONAIS.

De grace, expliquez-vous.

MARIANE.

Si vous saviez, ô Ciel!
Quel est, quel fut pour moi son amour paternel!
A ce souvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait.... que je voulois renfermer dans mon ame,
(Non par rapport à moi, vous le verrez assez;)
Mais puisqu'enfin vous me pressez
Sur mes prétendus droits, apprenez.... Je balance.

DESRONAIS, *tendrement.*

Parlez; je vous adore, & vous me connoissez.

MARIANE, *avec effusion d'ame.*

Oui, mon cher Desronais, je vous estime assez

Pour vous dire avec confiançe,
Que, victime par ma naissance
Des préjugés & de l'opinion,
Mon pere, malgré sa famille,
Long-tems après fit, pour sa fille,
Du sceau des loix marquer son union.
De son amour pour moi, son hymen fut le gage.

DESRONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Divine Mariane.... ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penser, que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un pere aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect & mon feu,
Me touche, & vous honore à mes yeux davantage.

MARIANE, *reprenant avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout;
Mais, pour le mieux sentir, écoûtez jusqu'au bout:
Sachez que pour ce mariage,
De son pere cruel il fut deshérité.
Il lui resta, pour tous biens, son courage,
Qui lui servit; sa fortune & l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté;
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi, c'est sa tendre imprudence
Qui causa seule son malheur:
Jugez par-là, jusqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoissance;
Et c'est avec respect, & c'est dans le silence
Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un pere.... à qui je dois une double existance.

DESRONAIS, *très-vivement & vite.*

Non, je ne fais plus d'instance;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres desirs, d'autres vœux
Que ceux de nous rendre heureux;
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre constance,
Vos vertus, & mon amour.

MARIANE, *d'un air content & satisfait.*

Il veut notre bonneur.... Oui.... mais, à notre tour,

Occupons-nous de la maniere,
Et parlons de notre ancien plan,
De nos projets.... pour rendre heureux ce digne pere,
Sitôt que nous ferons mariés....

DESRONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh! j'efpere,
Par mes foins, chaque jour le rajeunir d'un an,
Par des riens, qui font tous le charme de la vie,
Quand ils naiffent du fentiment;
Par exemple, les foirs, s'il eft feul un moment,
Je lui lis, ou je caufe, ou je fais fa partie....
Je veux, pour fes plaifirs, pour fon amufement,
Pour contenter fes goûts, mettre tout en pratique.

MARIANE, *vivement.*

Il a celui de la mufique....

DESRONAIS, *l'interrompant.*

Je le fais bien; il faut tous les hivers
Doubler le nombre au moins de nos concerts.

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons des foirées;
Les miennes lui font confacrées
Depuis qu'il ne fort guere, & qu'il ne foupe plus;
Je lui continuerai fes devoirs affidus;
Je lui tiendrai toujours fidelle compagnie,
Mais fans vous gêner, vous.

DESRONAIS, *très-vivement.*

Me gêner!... mais alors
Je vous promets, pendant fa vie,
De ne jamais fouper dehors.

MARIANE, *avec vivacité & fentiment.*

Ainfi donc tous fes goûts vont devenir les nôtres.
Ou les nôtres aux fiens en tout feront foumis?
Sur-tout, ayons grand foin que fes anciens amis
Soient mieux reçus de nous, que les miens & les vôtres.

DESRONAIS, *reprenant avec impétuofité.*

Eh! mais, fi vous voulez, nous n'en verrons point d'autres;
Quand nous ferons unis par des liens facrés,
Tout m'eft égal, & vous me fuffirez.
Eh! que m'importe après le refte de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANE, *tendant la main à Desronais.*
Ah! Desronais!.... Voilà mon pere de retour.

DESRONAIS.
Voyez-vous, voyez-vous avec lui son Notaire?
J'en tire un bon augure.

SCENE VI.

MARIANE, DESRONAIS, DUPUIS, GASPARD.

DUPUIS, *d'un air de gaieté.*

Ah! bon jour, mes enfants.
Je vais vous parler d'une affaire
Dont vous serez tous deux, également contens.
(*Il conduit le Notaire au fond du Théatre.*)
Vous, Monsieur Gaspard, pour bien faire,
Dans mon cabinet la-dedans,
Passez toujours... Et près de mes regiſtres,
Sur mon bureau vous trouverez les titres
Et les papiers qu'il vous faut pour pouvoir
Faire notre contrat, & vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

GASPARD.
Je le rapporterai, Monsieur, fait & parfait.

DUPUIS, *au fond du Théatre avec Gaspard.*
Il vous faut quelque temps pour vous bien mettre au fait;
Je vous joins tout-à-l'heure.

DESRONAIS, *bas à Mariane, avec une joie excessive.*
Ah! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures;
Et notre mariage est fait.

SCENE VII.

DUPUIS, MARIANE, DESRONAIS.

DUPUIS, *d'un air ouvert & gai.*

Hé bien, mon Desronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre temps;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma charge, ici, pour le prix
Qu'en sept cent trente je la pris:
C'est sur le pied de sa finance.

DESRONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends.... ma reconnoissance....

MARIANE, *aussi très-vivement.*

Ah! mon pere....

DESRONAIS, *l'interrompant.*

Ah! Monsieur.... dans mon ravissement...

DUPUIS, *l'interrompant, & débloyant ceci très-vite.*

Arrêtez, en ceci je n'ai d'autre mérite
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément.
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de Dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé.... courez donc au plus vite
Faire au Ministre, en ce moment,
Mon cher ami, votre remerciment;
Je fis le mien hier. Allez.... l'heure prescrite
Est midi; midi va sonner.
Avec nous revenez dîner,
Mais partez.

DESRONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours; j'y vole,
Car par-là notre hymen, dont je ne doute plus....
Ah! ma reconnoissance.... Ah! dans l'yvresse folle,
L'yvresse de ma joie.... Un désordre confus....
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point.... La parole
Me manque.... Embrassez-moi....

(*Il sort en embrassant Dupuis.*)

SCENE VIII.

DUPUIS, MARIANE.

DUPUIS, *voyant sortir Desronais avec un feint étonnement, & disant ce qui suit, du ton d'un homme qui ne pense pas ce qu'il dit, & d'un air moitié badin & moitié sérieux.*

Quels transports superflus!
Comme pour cette Charge il s'enflamme lui-même!
Sa reconnoissance est outrée, & me déplaît.
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême,
Pour un objet qui n'est que d'un pur intérêt.

MARIANE.

Lui!... qu'un vil intérêt!... Mon pere est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner?
Sur cet objet, s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit ce que j'envisage,
Que cet arrangement fait notre mariage,
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt qu'il est sûr.

DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh! pour sûr, il est sûr; mais point si prompt.!

MARIANE.

Qu'entends-je?

DUPUIS.

L'agrément d'une Place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort, d'avance je m'arrange,
Je lui céde ma Charge, & lui promets ta main,
Ta main; c'est mon projet; ne crains pas que j'en change.
(*D'un ton léger & en riant.*)
Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Vous avez tous deux pris le change.

MARIANE, *avec un trouble marqué.*

Mon pere!... Desronais!...

DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Desronais,

Je l'aime ; de mon cœur il a fait la conquête ;
Il m'aime aussi... du moins j'ai de sa part, cent traits
De son amitié tendre, & de son ame honnête :
Je répondrois de Desronais,
(*Achevant d'un ton badin & en riant.*)
Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

M A R I A N E, *vivement.*

Hé bien, qui vous arrête ?

D U P U I S, *d'un ton affectueux & tendre.*

Rien.... tu vois qu'aujourd'hui j'assure son destin.
Ma Charge (au prix que je la lui fais prendre)
Est un signe évident, c'est un gage certain
Pour lui de mon amitié tendre ;
Doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,
(*Très-tendrement.*)
Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre :
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu ? de lui donner la main.
(*D'un ton badin & léger.*)
Mais je vis.... & je veux attendre avec prudence
Qu'enfin son caractere ait pris
Plus de maturité.... toute sa consistance :
Trop galant, à présent....

M A R I A N E, *l'interrompant.*

Oh ! mon pere, d'avance ;
Je vous préviens, qu'ici je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne... ont-ils quelque apparence ?

D U P U I S, *en riant.*

S'ils en ont ?... Là-dessus, malgré ton assurance,
Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En allarmer justement tes esprits.
Mais non, je te l'épargne ; il suffit qu'il se range ;
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange :
Et dans ce siecle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers,
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme,
Je prétends cependant....

MARIANE, *l'interrompant avec impatience.*

Hé quoi? mon pere, hé quoi?
Moi, je suis sure de son ame;
Desronais n'aime rien que moi;
Il m'est fidele.

DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh! oui, ouidà, je me rappelle,
Ma cher enfant, qu'à son âge autrefois;
Tout comme lui, j'étois aussi fidele
A plusieurs femmes à la fois.
Mais ce Notaire attend.

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grace,
Un instant.

DUPUIS.

Soit; un instant, passe.

MARIANE, *d'un air pressant.*

Mais du moins dites-moi vos nouvelles raisons
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous sur des simples soupçons?
N'en faut-il pas donner la preuve?

DUPUIS, *légerement & en badinant.*

Oh! la preuve! nous y voilà.
Eh! jamais en peut-on donner de tout cela.
Ce que je sais, c'est qu'une très-bonne ame,
Un homme fort-zélé, m'a dit que ce galant
Etoit fort aimé d'une Dame,
D'un état même très-brillant;
Et justement, c'est-là ce que je blâme.
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement;
Je passerois plutôt un simple amusement:
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme
(Ainsi qu'on les appelle en ce siecle charmant)
Apporte nécessairement
Le trouble dans une famille.

MARIANE.

Eh! mais, mon pere....

DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh! mais, ma fille!....
Pensez-y bien....Je vais....

MARIANE, *l'arrêtant.*

Mais encore un moment.
Si ce n'eſt point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

DUPUIS.

Point du tout; par un vain ſcrupule,
Sottement l'on s'eſt interdit
De me nommer la Dame.

MARIANE, *preſqu'en pleurant.*

Allons c'eſt une fable.

DUPUIS, *d'un ton ſérieux.*

Ce fait peut être faux, mais il eſt vraiſemblable;
Ainſi je dois attendre, & ne rien hazarder.
(*D'un ton affectueux, & avec le plus grand attendriſſement.*)
Mais une vérité conſtante,
Que tu vois, que je ſens, qui m'eſt toujours préſente,
Et que mon cœur ſe plait à te perſuader,
C'eſt que je t'aime, & que jamais un pere
N'aima ſa fille autant que moi.
(*La ſerrant tendrement entre ſes bras.*)
Ma chere enfant, j'ai mis en tòi
Ma félicité toute entiere
Retiens les larmes que je voi.
Si tu ſavois pour toi juſqu'où va ma tendreſſe,
L'excès de ſa délicateſſe!...
Tu ſentirois que c'eſt bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur, que malgré moi j'emploie...

MARIANE, *l'interrompant, & ſe retirant en pleurant.*

Mon pere, à ſon retour, quand il va tout ſavoir,
Detronais paſſera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas! du déſeſpoir.

SCENE IX.

DUPUIS, *ſeul, & d'un ton attendri.*

Ah! ce n'eſt point ſans une peine extrême
Que je ſuſpends, que j'éloigne l'hymen

De ces deux chers enfans que j'aime.
(D'un ton ferme.)
Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon fyftême;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connoître les humains.
(D'un ton plus vif & plus ferme encore.)
A cet hymen fi je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieilleffe,
Réduit à cet état dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois feul, & mourrois de trifteffe
De perdre en même temps ma fille & mon ami....
C'eft cette jufte défiance,
Que je renferme dans mon fein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la trifte connoiffance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin;
Et pour donner en apparence
Quelque motif à mes délais,
Sur fes exploits galans j'attaque Defronais.
Ce n'eft qu'un voile adroit pour couvrir le myftere
Que de mon fecret je leur fais.
Mais finiffons avec notre Notaire;
Nous fongerons au refte après.
D'abord, gagnons du temps: ma fille & Defronais
Auront beau m'accufer d'une injuftice extrême,
Je ne dois point aux dépens de mon cœur,
Pour faire plutôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DUPUIS, *seul, & rêveur.*

Ceci ne tourne point au gré de mes souhaits!
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la Dame inconnue avec mon Desronais;
Et mon esprit se lasse envain & se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits,
Et cette preuve est pourtant nécessaire,
Pour obliger nos amans à se taire,
Pour justifier mes délais.
Clénard pourroit me la donner peut-être,
Ou du moins me servir dans cette affaire-ci...:
Il me suivoit; il devroit être ici.
Mais c'est lui que je vois paroître.

SCENE II.

DUPUIS, CLÉNARD.

DUPUIS.

Monsieur Clénard, quoi! ne sauriez-vous rien,
Mais parlez-moi du fond de l'ame,
Du commerce élégant de cette grande Dame
Et du cher Desronais, qui s'en cache si bien?

CLÉNARD.

Oh! rien sur tout cela, Monsieur; je ne sais rien.

DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien;
Vous faites l'ignorant.... mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte:

Très-impatiemment j'attends la lettre ici.

CLÉNARD, *reprenant vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre aussi,
Pour que de ses soupçons votre ame soit guérie;
Mais il est un moyen plus sûr, & que voici:
Pour mettre fin à la galanterie,
Sans un plus sévere examen,
Par les liens d'un prompt hymen
Unissez-les.

DUPUIS, *l'interrompant du ton de la raillerie amere.*

Alte-là, je vous prie,
Mon cher Monsieur; laissez-là vos avis.
(*Très-amérement.*)
Ses intérêts par vous sont bien suivis.
Je vois toujours combien, dans le temps où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes,
Même sur ceux qu'on a le mieux servis.

CLÉNARD, *d'un air piqué, & vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.
Je vous ai dit la verité:
Après que, sur ce point, je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,
Croyez-moi sans reconnoissance;
Sur Monsieur Desronais, sur moi, sans équité,
Etendez votre défiance,
Dont l'excès... Mais, Monsieur, n'imaginez-vous pas?...
Quoi! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici bas?

DUPUIS, *reprenant le ton badin & railleur.*

Pas autrement encore, en conscience;
Mais il faut prendre patience,
Peut-être j'en verrai par la suite des temps;
Cela viendra.... je n'ai que soixante-douze ans.



SCENE

SCENE III.

DUPUIS, CLÉNARD, UN LAQUAIS, *apportant des lettres.*

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici vos lettres.

DUPUIS, *les prenant avec empressement.*

Donne vîte,

Donne; je les attends.

CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, Monsieur, je vous quitte;

Pour vous les laisser lire en pleine liberté.

(Il sort.

SCENE IV.

DUPUIS, *seul, regardant sortir Clénard, & dans l'étonnement du ton brusque & piqué qu'il a pris.*

Oh! si c'est un fond d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité,
Que lorsqu'à mes desseins je la trouve contraire?

(Jettant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.)

Mais, dans mon embarras me voilà rejetté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté.
Voyons donc: Celles-ci sont des lettres d'affaires;
Encor; encor; je les lirai demain.

(Il les met à mesure dans sa poche, & s'arrête à une petite lettre écrite sur du papier à la mode.)

Peut-être celle-ci vient de mon émissaire,
Car je n'en connois pas la main.

(Jettant un coup d'œil sur le dessus de cette lettre.)

Elle vient de Paris; elle n'eſt point timbrée.
(La portant à ſon nez.)
Que diable; elle eſt cruellement ambrée!
(Mettant ſes lunettes pour en lire l'adreſſe.)
Bon. A Monſieur, Monſieur Dupuis.
(Il lit bas.)
Liſons. Je ne ſais où j'en ſuis.
(Continuant de lire bas, & s'arrêtant par intervalles.)
C'eſt un poulet, parbleu! Je n'ai plus de maîtreſſe.
Eſt-ce que je me tromperois?
Aurois-je donc mal lu l'adreſſe?

(Reliſant l'adreſſe de la lettre.)
Non: A Monſieur Dupuis... chez Monſieur Deſronais.

(Otant ſes lunettes, & continuant avec la joie la plus marquée.)
» Bon. Je n'avois pas lu l'adreſſe toute entiere.
» La Dame s'eſt trompée en mettant le deſſus;
» A préſent je n'en doute plus,
» Et je vois d'ici la maniere
» Dont s'eſt fait cet heureux *qui-pro-quo* là... J'y ſuis.
» En écrivant le deſſus de la lettre,
» Bonnement elle aura cru mettre
» A Monſieur Deſronais, chez Monſieur Dupuis.

(D'un ton ſérieux, ſe promenant.)
J'aurois à me faire un ſcrupule,
Si j'avois par ma faute ouvert un tel billet;

(Gaiement.)
Mais c'eſt la leur... Il feroit ridicule
De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais ſervir de bon prétexte.

(Il reprend ſes lunettes, lit, en marmottant entre ſes dents, & laiſſe par intervalles échapper les mots que l'on va remarquer.)

Reliſons, & prenons d'après ceci mon texte.
Hon, hon, hon... *A votre Comteſſe.* Hon, hon, hon, hon... *C'eſt Jeudi le jour.* Hon, hon, hon... *Mon cher Deſronais*, & cœtera.
C'eſt un bon rendez-vous, & donné pour Jeudi
A Deſronais, & par une Comteſſe

(*Regardant si la lettre est signée.*)
Qui ne se nomme pas... Mais, à ce ton hardi
Du très-grand monde... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paroît
Etre de la plus haute espece :
C'est de ces femmes qu'on connoît.
Dans le fond, je sens bien que c'est une misere
Qu'un tel arrangement... Je ne m'alarme guere
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien...
Mais
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,
Je veux, au bruit que je prétends en faire,
Que sur ce point là Desronais
Croye mon courroux fort sincere,
Et là dessus appuyer mes délais.
(*De l'air le plus malin, & avec la joie la plus vive.*)
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous Jeudi!
Ah! quelle joie! Ah quel heureux coup d'étourdi!
(*D'un ton sérieux & fort.*)
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes.
(*Appercevant sa fille & Desronais.*)
Mais ma fille avec lui paroît.

SCENE V.

MARIANE, DESRONAIS, DUPUIS.

DESRONAIS, *au fond du théâtre, à Mariane.*

Eh! se peut-il que cela soit?

MARIANE, *à Desronais.*

Rien n'est plus vrai.

DESRONAIS, *à Mariane.*

C'est un fait incompréhensible.

DUPUIS, *à part, au bord du théâtre.*

Conservons bien notre sang froid.

DESRONAIS, *à Mariane, en avançant.*

Mademoiselle, non.....Non, il n'est pas possible...

MARIANE, *l'interrompant.*
Mais si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon pere lui-même.

DESRONAIS, *avec colere.*
Lui demander ! le puis-je.... hélas !
Je crains, dans ma colere extrême...

MARIANE, *l'interrompant.*
Parlez-lui ; mais modérez-vous.

DESRONAIS, *avec une colere qu'il veut retenir, & qu'il laisse échapper malgré lui.*
Dois-je croire, Monsieur, qu'éprouvant ma constance,
Que lui portant les derniers coups,
Et de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen ?

DUPUIS, *d'un ton ironique & froid.*
Calmez-vous.
Mon Dieu ! pourquoi vous mettre en un si grand courroux ?
Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence ?
Là sans aigreur, expliquons-nous.
Ah ! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences,
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANE, *reprenant vivement.*
Eh ! ces doutes, mon pere, il les levera tous :
Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grace ;
Il les éclaircira.

DUPUIS, *toujours d'un ton de l'ironie.*
Mais, moi, je n'en ai plus :
Ils sont tous éclaircis ; ils sont tous résolus,
Depuis que je ne vous ai vus,
Les choses ont changé de face.

MARIANE, *reprenant encore plus vivement.*
J'en étois sûre, & je l'avois bien dit
Que Desronais m'étoit fidele ?

DUPUIS, *d'un air encore plus ironique & plus railleur.*
A present, c'est sans contredit :
Mais, moi, ma chere Demoiselle,
Mais, moi, pouvais-je deviner
Qu'en ce siecle léger, l'on fut amant fidele ?

Or, j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre belle.
(*Se retournant vers Desrenais, avec un rire mocqueur.*)
Et cela doit se pardonner.

DESRONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle,
N'avez-vous pas de façon moins cruelle
Pour trahir vos engagements?

DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colere, se contenant ensuite, & continuant du ton de l'ironie la plus amere.*

Trahir!... A vos emportements,
D'un ton plus doux je vais répondre:
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre pour votre hymen tous nos arrangements.
(*Se retournant vers sa fille, très vivement.*)
Assuré maintenant du cœur constant & tendre
De Monsieur Desronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DESRONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour.

DUPUIS.

Que dites-vous tout bas?... Ecoutez donc, mon gendre;
Allons, pour votre hymen, sur le champ prenons jour.

DESRONAIS, *d'un air troublé.*

Oui.... Monsieur....

DUPUIS, *d'un air de malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre,
Voyons: c'est aujourd'hui Mardi;
Il nous faut le temps nécessaire;
L'arrangement préliminaire
Lui seul; peut tout au plus se finir Mercredi...

DESRONAIS, *l'interrompant avec un air de trouble, & d'une vivacité brusque.*

Hé bien, Monsieur, prenons Jeudi.

DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais vous êtes un étourdi,
Car Jeudi vous avez affaire.

DESRONAIS, *étonné.*

Affaire !

MARIANE, *surprise.*

Affaire !

DUPUIS.

Affaire ; oui Monsieur, affaire, oui.
(*S'adressant à sa fille.*)
Un engagement tout contraire,
Que je lui fais, & qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner Jeudi.

DESRONAIS, *d'un air embarrassé & inquiet.*

Je n'en ai point d'abord... mais en est-il qui tiennent?...

MARIANE, *à son pere, interrompant Desronais.*

Que veut dire un engagement ?

DESRONAIS, *reprenant très-vivement.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain ; Jeudi ; tous les jours me conviennent.

DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous :
Pour Jeudi, je fais mieux vos affaires que vous.
(*Lui montrant l'adresse de la Comtesse.*)
Regardez : cette lettre étoit à mon adresse ;
Elle est pour vous cependant.
(*D'un ton sérieux & affirmatif.*)
C'est par méprise, sans finesse,
Que je l'ai lue, & par pur accident.

MARIANE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle ?

DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une Comtesse
Que je ne connois pas ; mais que probablement
Monsieur connoît beaucoup, mais excessivement.

DESRONAIS, *à part.*

Je suis perdu.

MARIANE.

Comment !

DUPUIS, *à Mariane.*

Tiens, tiens, vois-tu son trouble ?

J'en suis édifié; cela marque un bon fond.

DESRONAIS, *balbutiant.*

Je ne me.... trouble.... point.

DUPUIS, *en riant.*

Son embarras redouble.
Sa voix, ses yeux, son air, sa pudeur; tout le confond.

MARIANE, *du ton de l'incertitude.*

Mais c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie......

DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment:
Lisons la lettre, & qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANE, *à Desronais.*

Hé bien, Monsieur? comment!
Vous ne répondez rien!.... Ah! Desronais!

DUPUIS, *à Mariane.*

Ecoute
Le billet qu'on écrit à cet homme galant;
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vite; il est trop sémillant.

(*Il veut lire.*) *Ce Lundi....*

DESRONAIS, *l'interrompant & le tirant par la manche, en se cachant de Mariane, & voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grace.....

DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh! non pas.... sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul & moi,
Que j'eusse fait cette lecture;
Mais pour me disculper de tous mes torts, je vois
Qu'à m'a fille, à présent, malgré moi je la dois.

(*Se retournant vers sa fille.*)

Lisons donc, pour cela, la lettre de la Dame.

(*Il lit.*)

Ce Lundi... Comment donc? depuis plus d'un mois vous tournez la tête à votre Comtesse, & il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous! Voilà une bonne folie!

Ceci aurait tout l'air d'une rupture, si je voulois y entendre; sur-tout depuis la derniere lettre que j'ai reçue de vous, & qui étoit si gauche. Mais finissons ceci : les ruptures m'excédent; tout cela m'ennuie : & je vous pardonne.

Au fond, pourtant c'est une bonne femme.
Quelle clémence! La belle ame!

(*Il continue de lire.*)

C'est Jeudi le jour de ma loge à l'Opéra; venez-y. Je reviens exprès de la campagne ce jour-là, pour souper avec vous; je vous menerai & vous ramenerai. A Jeudi donc; je le veux; entendez-vous que je le veux; tâchez de quitter vos Dupuis de bonne heure.

S'interrompant, vos Dupuis!

Je vous défends sur-tout de me parler de cette petite fille, (Il ôte son chapeau à Mariane) *& de m'en dire tant de merveilles. Il y a de quoi en périr d'ennui : ou ce qui seroit cent fois pis encore, il faudroit en devenir jalouse. A Jeudi, mon cher Desronais : rancune tenante, au moins.*

Il les regarde, & ils restent tous un moment sans parler.

Qu'est-ce?... Hé bien vous voilà tous deux pétrifiés!
Ma fille; vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés.

(*A Desronais, en lui remettant la lettre de la Comtesse.*)

Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif, & des plus instants;
Et pour la faire, moi, je vous donne du temps;
Mais, mais beaucoup... un temps considérable.

MARIANE, *du ton du sentiment.*

Quoi! vous me trompiez!... Vous! quoi! vous, Desronais, vous!

DUPUIS, *d'un ton de gaieté.*

Eh! vraiment, il nous trompoit tous.

DESRONAIS, *d'un air modeste & affligé.*

Eh! Monsieur, est-ce à vous de me trouver coupable?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier.

MARIANE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifieriez?

DUPUIS,

DUPUIS, *d'un air triomphant.*
On peut l'en défier.

DESRONAIS, *vivement.*
Non, vis-à-vis de vous, divine Mariane,
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux;
Je mérite votre courroux;
Et moi même je me condamne,
Je m'abhorre.... qui? moi!.... j'ai pu blesser l'amour...
L'amour que j'ai pour vous! .... Par un juste retour,
Punissez moi; soyez impitoyable;
De votre colere équitable
Faites-moi sentir tous les coups;
Je ne m'en plaindrai pas.. Mais vous, Monsieur, mais vous,
Si vous ne cherchiez pas de prétextes plausibles
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts, à vos yeux, seroient moins criminels;
Ils seroient moins irrémissibles.

DUPUIS, *d'un air ironique.*
Vous le croyez.

DESRONAIS, *reprenant vivement.*
Oui, sans cela, Monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur
Que l'on pardonne à l'âge, & qu'il m'a fait commettre;
Vous me justifierez vous-même, & par la lettre
Dont ici, contre moi, vous venez d'abuser.

(*Dupuis marque sa surprise.*)

Rien n'est plus vrai: vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, & vous êtes trop sage,
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser.
Examinons-le, & voyons ce qu'il prouve.
Voici d'abord ce que j'y trouve.

(*Il lit.*)

Comment donc! depuis plus d'un mois vous tournez la tête à votre Comtesse.

Depuis un mois. Ce fut au bal de l'Opéra,
Que s'engagea cette sotte avanture.....
Voyez.... Mais pesez donc sur le temps qu'elle dure.

(*Il lit.*)

Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous....

(Plus bas.) *Ceci auroit tout l'air d'une rupture....*
Oui, l'air d'une rupture !
C'en eſt une, bien une qui durera ;
Une bien complete, bien ſûre,
Ou jamais femme n'y croira.

MARIANE, *en ſoupirant & ſans le regarder.*
Comment vous croire, vous ?

DESRONAIS, *reprenant vivement.*
Que vous m'affligeriez,
Si vous penſiez qu'en cette avanture fatale,
Elle ait un ſeul inſtant été votre rivale !
Ne l'imaginez pas.... vous vous dégraderiez.

DUPUIS, *d'un ton railleur & gai.*
Qu'il connoit bien le cœur des femmes !
Il eſt vif, éloquent.... Je ne ſuis plus ſurpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes Dames.

MARIANE.
Infidele ! eh ! voilà le prix....

DUPUIS, *l'interrompant.*
Voilà comme l'amour échauffant ſes eſprits,
Et lui prêtant ſon éloquente yvreſſe,
Il enflamme cette Comteſſe,
Dont il étoit & dont il eſt encore épris.

DESRONAIS, *impétueuſement.*
Moi ! de l'amour pour elle ! Eſt-ce ainſi qu'on profane
Le nom d'amour ?.... Le plus profond mépris
Eſt le ſeul ſentiment, oui, le ſeul, Mariane,
Qu'elle ait excité dans mon cœur.
Je le prouve encor par ſa lettre.
Sur-tout je vous défends de me parler de Mariane......

DUPUIS, *l'interrompant.*
Ah ! tout beau : daignez me permettre ;
Liſez comme on a mis, comme on a voulu mettre ;
Cette petite fille.

DESRONAIS, *reprenant vivement.*
Hé bien, ſoit : oui, Monſieur.
(*Il lit.*)
Sur-tout je vous défends de me parler de cette petite fille.

(Il mâchonne les derniers mots à Mariane.) *& de m'en dire tant de merveilles.*

Pendant le peu de temps qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même:
Je ne lui parlois que de vous,
De votre cœur, de mon amour extrême,
De nos ſentimens les plus doux;
Du deſir vif & du bonheur ſuprême
De me voir un jour votre époux.
Son orgueil, non ſon cœur, me paroiſſoit jaloux
De cet objet toujours préſent à ma penſée;
Mais ſans ceſſe mon cœur les lui préſentoit tous;
Et quoiqu'au fond de l'ame elle en fût offenſée,
Elle-même, elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

Pendant le couplet précédent, Mariane s'attendrit par degrés, & prépare le ſoupir qui doit lui échapper à la fin du même couplet.

MARIANE.

Hélas!

DUPUIS, *d'un ton de dépit.*

Quelle foibleſſe extrême?
Tu t'attendris?

MARIANE, *pleurant preſque.*

Moi, je m'attendris, moi?

DUPUIS.

Eh! mais ſans doute, eh! parbleu, je le voi.
(*Du ton le plus railleur.*)
Pauvre dupe! Crois-tu que ſans partage il t'aime?

MARIANE, *d'un ton tendre, & troublée.*

Mon pere, eh! je ne crois rien, moi.

DESRONAIS, *à Mariane.*

Ah! croyez que vous ſeule, & toujours adorée,
Vous regnâtes toujours ſur ce cœur emporté
Par une folle ardeur de ſi peu de durée.
(*S'adreſſant à Dupuis.*)
Et pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Mariane... & voyez d'un côté,

Lá décence & l'honnêteté,
Le fentiment, une ame... eh ! quelle ame adorable!
Sa tendreffe pour moi... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable,
Et voyez de l'autre côté....

DUPUIS, *l'interrompant brufquement.*

Phébus, que tout cela !

MARIANE, *avec vivacité, & troublée.*

Mais non : en vérité,
Je fuis bien loin, ici, de prendre fa défenfe,
Ni même, dans l'aveu de fon extravagance,
De vous faire obferver au moins fa bonne foi;
Non, fa légéreté m'offenfe,
Je fuis fenfible; je la voi :
Mais vous, mon pere, hélas! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi?
Malgré toute la complaifance
Et le refpect que je vous dois?
Voulez enfin que je penfe!...

DUPUIS, *l'interrompant avec colere.*

Quoi donc? que penfes-tu? (*à part.*) J'enrage.

MARIANE, *avec un peu d'humeur.*

Mais je crois,
Sans m'éloigner trop de la vraifemblance,
Que les torts trop réels de Monfieur Defronais
Vous fervent bien dans les projets
Que vous vous étiez fait d'avance.

DUPUIS, *toujours avec colere.*

Quels projets! Ma conduite eft toute fimple... Eh! mais
C'eft le fait feul qui parle, & que je te préfente;
Defronais aime ailleurs.

MARIANE, *pleurant de dépit.*

Aimer, c'eft bientôt dit?
Aimer! que votre ame eft contente
D'appuyer fur ce mot (*à part.*) que mon cœur contredit!

DUPUIS, *d'un ton ironique & amer.*

Eh! oui, flatte-toi donc que cette grande Dame
N'a plus aucuns droits fur fon ame,
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis
Et la petite fille.

DESRONAIS, *en fureur.*

Ah! Monſieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible.

MARIANE, *à part.*

Eh! ſon projet eſt bien viſible.

DESRONAIS, *avec transport.*

Mariane, de mille coups
Je percerois ce cœur, s'il eût été ſenſible
Un ſeul inſtant pour un autre que vous.

DUPUIS, *très-bruſquement.*

Bon! bon! diſcours d'amans! ils ſe reſſemblent tous.

MARIANE, *naïvement & très-vivement.*

Non, ceux-là ſont ſentis.

DESRONAIS, *avec la derniere impétuoſité.*

Sans doute, & c'eſt mon ame
Qui parle, qui vous peint, qui veut un trait de flamme
Dans votre cœur graver mon repentir.
Dans le mien, le remord s'eſt déjà fait ſentir;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a ſurpris.
Si vous ſaviez tout le mépris
Que, dès cet inſtant-là, j'ai conçu pour moi-même;
Pour ma fatuité, pour ma foibleſſe extrême;
Oui, Mariane, ici je le jure à vos pieds;
Malgré votre courroux, malgré vos juſtes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords & mes craintes,
Vous-même, vous me plaindriez.

MARIANE, *avec émotion & dignité.*

Ecoutez, Deſronais.... Je veux votre parole
De ne revoir jamais la Comteſſe....

DESRONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! l'honneur,
L'amour fait le ferment; ſi je le viole,
Que je perde à la fois la vie & votre cœur.

MARIANE, *avec dignité & force.*

Je le reçois, & vous pardonne.

DESRONAIS, *voulant ſe jetter aux pieds de Mariane.*

Trop généreuſe amante!

DUPUIS, *en fureur, voulant l'en empêcher.*
Eh ! comment donc ? comment ?
C'eſt au moment où je vous donne
Une preuve invincible......

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*
Oui, c'eſt dans ce moment,
Mon pere : où dans l'aveu naïf de ſa foibleſſe,
Je vois moins ſon aveuglement
Que ſes remords & ſa tendreſſe,
Ou de ce même égarement
Je crois voir & trouver la cauſe,
Et l'excuſe dans vos délais...

DUPUIS, *l'interrompant avec colere.*
Parbleu ! ceci n'eſt pas mauvais,
Et c'eſt fort bien prendre la choſe !
D'après cet éclairciſſement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'eſt moi qui ſuis coupable ; enſorte...

MARIANE, *l'interrompant.*
Mon pere, pardonnez ; je ſens que je m'emporte :
Mais vous m'aimez ; vous voulez mon bonheur ;
Moi-même, à nous unir ſouffrez que je vous porte ;
L'hymen m'aſſurera dans ſa conſtante ardeur,
(*Avec dignité & force.*)
Deſronais eſt rempli d'honneur ;
Mon pardon généreux, ſur l'ame de Monſieur
Doit faire une impreſſion forte ;
Et je vous réponds de ſon cœur.

DUPUIS, *hors de toute meſure.*
Quelle eſt ta caution ? l'amour qui te tranſporte ?
C'eſt une déraiſon qui me met en fureur.
Non ; non, ce n'eſt qu'après les plus longues épreuves
Que je ferai de Monſieur Deſronais,
Qu'il ſera ton époux... Je veux qu'il le ſoit... Mais
De ſa bonne conduite il me faut d'autres preuves :
Je n'agis point en étourdi.
(*Du ton le plus ironique, mêlé d'amertume & de colere.*)
Non, Monſieur, non, ce n'eſt point encor pour Jeudi.

SCENE VI.

DESRONAIS, MARIANE, *dans le plus grand abattement.*

DESRONAIS, *à Dupuis qui sort.*

Daignez m'écouter... Il nous quitte.
Ah! Mariane, à vos genoux
Souffrez que je me précipite.
Mon cœur reconnoissant...

MARIANE, *d'un ton triste & tendre.*

Arrêtez : levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées.
Restez-ici, ne suivez point mes pas.

DESRONAIS, *hors de lui-même, & l'arrêtant.*

Je vois, sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées.
O ciel! quoi mon pardon... Hélas!

MARIANE, *avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné; je ne m'en repens pas;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude.
(*D'un ton entrecoupé, & retenant ses larmes.*)
Mais mon esprit, de son étonnement
N'est point encor remis... Un peu d'inquiétude
Me fait desirer un moment
De repos & de solitude;
Laissez-moi donc, de grace.

DESRONAIS, *l'arrêtant encore.*

Ah! que du moins
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause.

MARIANE, *prête à pleurer.*

Non, demeurez; souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte, & de justes alarmes...
(*Les larmes la gagnent; elle veut sortir.*)

DESRONAIS, *ne voulant point la quitter.*
Non, non, je dois vous suivre; & sur vos feux trahis...

MARIANE, *d'un ton entrecoupé, & pleurant.*
Non, je veux vous cacher mes larmes :
Restez : je le veux.

DESRONAIS, *s'inclinant.*
J'obéis.

SCENE VII.

DESRONAIS, *seul, d'un air triste.*

POUR obtenir ma grace entiere,
Et rendre en même temps le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumiere
Montre encor mieux l'amour dont mon cœur est épris.

(*Il sort par le côté du théâtre opposé à celui par lequel Mariane s'est rétirée.*)

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DESRONAIS, *seul, tenant une lettre ouverte.*

MARIANE est plus calme enfin, & je respire;
Mais, pour satisfaire en ce jour
Ma délicatesse & l'amour,
Je veux encore ici lui lire
Ce billet que je viens d'écrire
A la Comtesse..... A sa campagne; après
Je lui fais rendre par un Exprès.
Déja, pour y voler comme je le desire,
La Brie est à cheval & m'attend pour partir.
Le style seul du billet, doit suffire
Pour dissiper & pour détruire
Jusqu'au moindre soupçon.... Mais je la vois sortir.

SCENE II.

DESRONAIS, MARIANE.

DESRONAIS.

MARIANE, je vous conjure
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor mieux,
Par grace, vous daigniez jetter ici les yeux
Sur ce billet, qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversa mes vœux.

MARIANE, *souriant, & prenant la lettre.*

Donnez : voyons-en la tournure.

(*Jettant un coup d'œil rapide sur la lettre.*)

La lettre est froide ; elle est bien. ... Mais je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure ;

Ce mot feroit trop cruel.

DESRONAIS, *très-vivement.*

Quoi! c'eft vous;
C'eft vous, dont l'ame généreufe,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieufe
Qui m'attira votre courroux?
L'expreffion n'eft pas trop dure.

(*Lui faifant relire l'endroit de la lettre qu'elle veut qu'il adouciffe.*)

L'expreffion n'eft pas trop dure.
Quoi! trouvez-vous que ce foit une injure?
Ne fentez vous pas bien qu'il faut....

MARIANE, *l'interrompant*

Non, Defronais il faut être jufte.... ou plutôt
Il faut aller plus loin : en affaire femblable,
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Epargner la moins refpectable,
Sur elle ménager fon ftyle & fes difcours,
Ne pas même laiffer échapper un murmure.

(*Reprenant & montrant la lettre.*)

Changez donc.... Mais laiffons toute cette écriture.

(*La déchirant.*)

Je fuis contente; & tout eft oublié.

DESRONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Que je me fens humilié!
O ciel! combien tout ceci me condamne!
Ce pardon généreux, ces nobles fentimens
Ont pour jamais, charmante Mariane,
Pofé le terme à mes égaremens:
Je le jure à vos pieds.

MARIANE, *l'empêchant de s'y jetter.*

Tout eft dit, & j'y compte.

DESRONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur fent.
Mais avec votre pere il nous faut à préfent
L'explication la plus prompte.

MARIANE, *en foupirant.*

Hélas! je viens de l'avoir:

Il ne m'a répondu que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DESRONAIS.

Hé bien, c'est donc à moi, sans tarder davantage;
A le pousser à bout sur notre mariage.
Je vais lui parler seul, d'abord..... car, sur ce point;
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage
Et plus de force encor, quand vous n'y serez point.
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame,
Cette éloquence du cœur
Qui persuade, & dont je sens la flamme.
De ce combat je sortirai vainqueur.

MARIANE.

Plongé dans la rêverie,
Il vient; mais il ne nous voit pas.

DESRONAIS, *très-vîte.*

Je cours donner un contre-ordre à la Brie;
Et dans l'instant je reviens sur mes pas
Terminer seul avec lui nos débats.
Vous, cependant, ne vous éloignez pas;
Ecoutez tout de cette galerie:
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.
(*Mariane sort d'un côté, & Desronais de l'autre.*)

SCENE III.

DUPUIS, *seul & rêveur.*

Rien ne pourra-t-il ramener
Dans ma maison, la paix intérieure?
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner
Que l'on se puisse imaginer.
Voir, d'un côté, Mariane qui pleure,
De l'autre, son amant triste & désespéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré...
Mais que leur vain chagrin augmente ou se dissipe,
Je soutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe;

Non, ils ne se marieront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me suis prescrit, & que j'y mets,
Et que tous les efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi; je demeurerai ferme.
Mariane me quitte, & vient de me presser,
Desronais va venir... S'ils vont recommencer,
Je leur dirai tout net ma façon de penser,
Et les suites qu'elle renferme.
Mais le voici.

(*Desronais paroît; ils se saluent, & ils sont un instant sans se parler, & à se regarder.*)

SCENE IV.

DESRONAIS, DUPUIS.

DESRONAIS, *d'un air doux & affectueux.*

Monsieur, au nom de l'amitié
Et de la plus vive tendresse,
De mes tourments ayez quelques pitié.
Ah! si mon sort vous intéresse,
Vos yeux me verront-ils sans cesse
Dans la peine & dans la douleur,
Quand dans vos mains vous tenez mon bonheur?

DUPUIS, *d'un air railleur & de gaieté affectée.*

Mon cher ami, je vous confesse
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur
Adoré par une Comtesse,
Sans ce que j'ignore d'ailleurs.
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs;
L'hymen les faneroit au printemps de votre âge.

DESRONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage,
Passant le but, le manque, il ne me touche plus.
Mais d'un ton sérieux traitons mon mariage,
Et parlons net là-dessus;

Ou bien je prends tout ce langage
Et vos délais, pour un refus.

DUPUIS, *d'un ton sérieux impatient.*

A des réponses sérieuses,
Croirez-vous gagner? En ce cas,
Vous vous tromperiez fort.

DESRONAIS, *très-vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses.
Dans mon esprit c'est un point arrêté;
Je veux percer l'obscurité
De ce mystere, qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, & l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause:
Plus de détours, Monsieur, & j'ose
En appeller à votre probité.

DUPUIS, *avec la derniere impatience.*

Hé bien, vous saurez donc la chose:
Aussi bien suis-je las d'être persécuté.
De mes délais aprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté.

(*Hésitant, & avec un peu de honte.*)

Il vient d'un sentiment que vous croirez bisarre,
(Quoi que très-vrai pourtant) & qui n'est point si rare,
Mais que dans la jeunesse on n'a point, mon ami:
C'est la défiance des hommes.

(*S'interrompant avec le dernier attendrissement.*)

Attendez,
Mon cher enfant: je touche au bout de ma carriere;
De grace, mon ami, cédez,
Cédez à ma juste priere,
Cédez à ma foiblesse au moins, si vous voulez,
Si votre aveuglement fait que vous appellez
Foiblesse, mon trop de lumiere;
Et sans entrer dans l'examen....

SCENE V.

DESRONAIS, DUPUIS, MARIANE, *qui survient.*

DESRONAIS, *appercevant Mariane, & très-vivement.*

Ah! Mariane, à notre hymen,
Ah! savez-vous quel terme, & qui me désespere,
Veut mettre Monsieur votre pere?
Ce terme est celui de sa mort.

MARIANE.

Est-il bien vrai, Mon pere? Eh! quelle affreuse image!
Quoi! dans ce coup affreux du sort,
Vous prétendez que j'envisage, &c.
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi,
Sur-tout dans le siecle où nous sommes.

DUPUIS.

C'est en partant d'après ce principe ennemi,
Que j'entends, que je veux que votre mariage,
(*Il dit les deux derniers vers avec peine, & d'un ton entre-coupé & attendri.*
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

SCENE DERNIERE.

DUPUIS, MARIANE, DESRONAIS.

MARIANE, *très-tendrement.*

Qu'ai-je entendu, mon pere? Eh! quelle affreuse image!
Survivrai-je à ce coup du sort?
Quoi, vous voulez que j'envisage,
L'époque de mon mariage
Et mon bonheur, dans votre mort?
Ah! parlez; quel sujet contre moi vous anime?

Qu'ai-je fait pour perdre, à la fois,
Votre tendresse & votre estime ?

DESRONAIS, *reprenant très-vivement.*

Son estime! Hélas ! je le vois.
Vous ignorez la défiance extrême
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain.
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi, qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain ;
Et que vous, sa fille, vous-même
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain.
Pour gagner son estime, il n'est aucun chemin.

DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfans, je vous estime
Et je vous aime tous les deux.

(*Reprenant un ton ferme & décidé.*)

Mais puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime,
Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DESRONAIS.

Vous manquer!

MARIANE.

Nous, mon pere ? Et cette prévoyance ..

DESRONAIS, *l'interrompant.*

Ce doute injurieux....

DUPUIS, *les interrompant vivement.*

Eh! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi?
J'étois né confiant ; mais j'ai cessé de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, & qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espece:
Indifférens, amis, parens, femme, maîtresse :
Tous ceux que j'ai servis, je dis, tous m'ont manqué.
Ce n'est par-tout qu'apparence traîtresse ;
Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse;

Mais ce ſont faux dehors : tout dans l'homme eſt maſqué.

DESRONAIS, *avec impatience.*

Eh ! mais, Monſieur, à vous entendre,
La vertu ne feroit qu'un être de raiſon.

DUPUIS, *reprenant vivement.*

Non, Monſieur, elle exiſte.... & bien loin de répandre
D'un ſentiment ſi faux le dangereux poiſon,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre,
Que ſa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.
J'y crois ſans doute, il eſt des hommes vertueux ;
Mais comment les connoître ? A quel ſigne ſe rendre ?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux ?
Eſt-il un moyen ſûr pour ne pas s'y méprendre ?

DESRONAIS, *vivement.*

Notre candeur dépoſe ici pour nous,
Et de nos ſentimens tout a dû vous inſtruire.

MARIANE.

Oui, mon pere. Eh ! comment pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui ſont tout à vous ?

DUPUIS, *tendrement, & avec le drenier pathétique.*

(*A ſa fille.*)

Je ſais vos ſentimens, & je les connois tous.

(*A Deſronais.*)

Je crois, j'ai toujours cru votre amitié ſincere ;
Mais l'avenir peut tout changer.
Plus votre tendreſſe m'eſt chere,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce ſeul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'eſt que par vous deux que je tiens au bonheur :
Du plus mortel chagrin elle feroit ſuivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié ſi chérie.

(*Leur prenant la main tour-à-tour, & la leur ſerrant en pleurant.*

Mes ſeuls, mes vrais amis, hélas ! ſi vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux ſoient fermés,
Je crains.... (& cette crainte eſt loin d'être guérie)
Que vous n'abandonniez un pere en ſes vieux jours.

Ah !

Ah! refuserez-vous à mon ame attendrie
D'en finir avec vous le cours?

MARIANE, *très-vivement & très-tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DESRONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus stable:
Nous ne ferons pas deux maisons;
Même logis & même table.
Mêmes amis & mêmes liaisons.

DUPUIS, *très vivement.*

Eh! que dites-vous là tous deux? Eh! Quelle enfance!
Que l'homme vous est peu connu!
Que vous manquez d'expérience!
L'on sent bien, mes enfans, que vous n'avez rien vu
Vite.
Quand vous, Desronais, vous ma fille,
Vous serez occupés d'abord de votre amour;
Qu'après cela viendront les soins d'une famille;
Qu'aux devoirs les plaisirs succédent tour-à-tour,
Vous recevrez chez vous & la Ville & la Cour,
Que pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos moments seront comptés;
Qu'ensuite, enfin, de deux côtés
Les passions viendront à la traverse,
Je dois beaucoup compter sur vos bontés?
L'amitié des enfans passe alors comme un songe.
C'est dans les tourbillons où le monde les plonge;
Hélas! c'est dans ces temps de travers & d'écart,
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard.

MARIANE.

Eh! mon pere....

DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh! ma fille, on ne voit dans le monde
Que des peres abandonnés
A leur solitude profonde
Par des enfans... souvent qui les ont ruinés.
Mais en voit-on d'assez bien nés
Pour oser en public faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés?
Ils leur feront, & par cérémonie,

Une visite ou deux par mois;
Seront distraits, rêveurs, immobiles & froids;
Dans un fauteuil viendront s'étendre,
Parleront peu, ne diront rien de tendre,
Et s'en iront après avoir bâillé vingt fois.

DESRONAIS.

» Moins prévenu que vous ne l'êtes.

DUPUIS, *l'interrompant.*

» Encor sont-ce les plus honnêtes,
» Qui commandés par l'absolu pouvoir
» Que sur ces Messieurs-là peuvent encore avoir
» Des bienséances méchaniques,
» Viennent ainsi se rendre, en mauvais politiques,
» A ce qu'ils nomment leur devoir;
» Nous donner, en suivant des usages antiques,
» Par décence, & bien moins pour nous que pour autrui;
» De ces preuves périodiques
» De leur ingratitude & de leur froid ennui.

DESRONAIS, *à Dupuis, très-tendrement.*

De grace, écoutez-moi, mon pere;
Souffrez que je vous puisse appeller de ce nom.

DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh! je le suis. Crains-tu que je te dise non,
A cette expression si chere?
Mon cher fils, oui, tu l'es.

DESRONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon pere, hé bien, mon pere,
Vous, pour qui je me sens en effet pénétré
D'une tendresse vive & vraiment filiale,
Je ne dispute plus: hé bien, qu'à votre gré
J'aie tort ou raison, la chose m'est égale.
Par les plus forts raisonnemens,
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre;
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchemens.
Non, vous n'êtes point insensible:
Ne vous dérobez point aux tendres mouvemens,
Très-respectable ami, qu'il est presque impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux momens.
Que l'amour paternel, notre commune flamme,

Qu'une fille, un fils, deux amans,
Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentimens,
En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmans.
C'est votre cœur lui seul, lui seul que je réclame:
Vous vous attendrissez, mon pere.. A vos genoux,
Je lis dans vos regards que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

MARIANE.

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

DUPUIS, *très-attendri & très-ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils; mais plus tu m'aime,
Plus je sens par tes transports même
Quel vuide affreux & quel malheur
Me causeroit dans ma vieillesse
(D'ailleurs privé de tout) la perte de ton cœur,
Ou la perte de sa tendresse;
Et c'est avec chagrin, & c'est avec douleur
Que je vous dis que, soit raison, soit foiblesse,
(*D'une voix entrecoupée & presqu'en pleurant.*)
Je pense comme auparavant.
Non, quelque désir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DESRONAIS, *avec emportement.*

Hé bien, Monsieur, puisque rien ne vous touche;
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux.... n'est point assez puissant
Pour fléchir votre cœur farouche;
Que l'on ne peut d'ailleurs convaincre votre esprit,
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond, nous croit sans ame & sans reconnoissance,
Enfin, que vous nous méprisez....
Car c'est-là du mépris.... Croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisés?....
En ce cas-là d'abord, hautement je refuse
Votre Charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse....
Votre Charge, qu'à tort ici vous supposez
Que je dois prendre pour un gage

De votre estime & de votre amitié.
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié,
Ou plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil vous en auriez trop fait.
Sans notre hymen, de quel droit, en effet,
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire, de vous, recevoir un bienfait?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse?
Oseriez vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand d'un autre côté vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous enfin que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur,
Celui qui de mes maux est & veut être auteur?

DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monsieur, Monsieur, mon amitié vous passe;
Pour ce moment encore....

MARIANE, *très-vivement.*

Ah! Desronais, de grace,
Modérez-vous, & m'écoutez.

DESRONAIS, *très-impétueusement.*

Non, Mademoiselle, arrêtez:
Je ne veux prendre ici conseil que de moi-même;
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême,
Que de l'excès de mon amour.
(*D'un air troublé, & d'une fureur à ne plus se connoître.*)
Monsieur, Mariane est en âge,
Et peut, suivant & les loix & l'usage,
Disposer de sa main...... Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, & j'y joins tout mon bien.

MARIANE, *reculant d'étonnement.*

Desronais!

DUPUIS, *avec surprise & colere.*

Que viens-je d'entendre!
Comment! Monsieur, vous entreprendriez....

DESRONAIS, *l'interrompant avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre.

Après nous être ainsi malgré vous mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime & votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif & tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié.
Notre ame à votre cœur saura se faire entendre;
C'est par nos sentimens que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices,
A gémir sur vos injustices;
Et cette fille tendre & moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés.... que nous prolongerons.

DUPUIS, *dans le dernier trouble.*

Où suis-je?

MARIANE, *à son pere, avec vivacité.*

O ciel! je ne suis point complice
De sa folle témérité.
(*S'adressant à Desronais.*)
Desronais, quoi! faut-il que pour nous j'en rougisse?
Monsieur, vous seriez-vous flatté
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur & le supplice
D'un pere généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa félicité.

DESRONAIS, *très-vivement.*

Quoi! vous m'aimez, & votre cruauté....

MARIANE.

Je vous aime, il est vrai; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité.
Entre mon pere & vous tout mon cœur se partage;
Et quel que soit mon désespoir,
(*Se retournant vivement vers son pere.*)
Je vous dois tout, mon pere, & ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir.
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie & mon amour lui-même...
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

DUPUIS, *très-attendri.*

Je ne saurois parler; je sens couler mes larmes.

Ma chere enfant !

(*Il la ferre entre fes bras.*)

DESRONAIS.

Ah! contre nous
C'eft donner de nouvelles armes...
Mariane, que faites-vous?

MARIANE, *reprenant vivement.*

Mon devoir... Mais, Monfieur, fi mon obéiffance
Vous fait douter de mon amour;
Ou fi vous ne pouvez vous armer de conftance,
Et vous flatter de l'efpérance
De fléchir notre pere un jour,

(*En pleurant.*)

Je vous remets la foi que vous m'avez jurée...
De douleur j'en fuis pénétrée;
J'en mourrai... mais je vous la rends.

(*Reprenant un ton très-ferme.*)

Vous ne devez, dans tous nos différends,
A mon pere aucun facrifice;
Mais, moi, s'il en étoit encore de plus grands,
Il faudroit que je les lui fiffe.

DESRONAIS.

Ah! cruelle!

DUPUIS, *en fanglotant.*

Ah! ma fille!

MARIANE.

Eh! n'appréhendez pas
Que ma douleur foit une feinte,
Pour vous livrer après tous les jours des combats,
Et difputer fur votre crainte.
Non, non, je m'interdis le reproche & la plainte;
Je me contenterai de foupirer tout bas.
Vous n'en verrez pas moins ma tendreffe s'accroître;
Et dans cet inftant même enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfans diroient en pareil cas,
Que je vais pour toujours m'enfermer dans un Cloître;
Non, je vous confacre mes jours,
Mon pere; ils font à vous; je vous les dois, mon pere.
Puiffent-ils vous fervir plus que je ne l'efpere!
Et puiffe ma douleur n'en point trancher le cours,

Tant qu'ils vous feront néceffaires;
Et tant que je pourrai, par mille foins fincères,
Vous être de quelque fecours!

DUPUIS, *avec violence & attendriffement.*

Hélas! mon cœur fe brife. Ah! mon ame s'égare
(*En pleurant.*)
Dans ces différens mouvemens.
Non, je ne ferai point, ma fille, affez barbare
Pour réfifter aux fentimens,
Aux traits d'une amitié fi naïve & fi rare.

MARIANE.

Mon pere...

DUPUIS, *l'interrompant impétueufement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté
Sur la trop foible humanité
Ma façon de penfer, que l'on nomme cruelle,
Et qui pourtant, au fond, n'eft que la vérité.
Mais je cede aux tranfports dont je fuis agité:
Je ne veux point laiffer à ma raifon fidelle
Le temps de refroidir ma fenfibilité.
Qu'aujourd'hui votre hymen fe faffe;
Aujourd'hui donne-lui la main;
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grace.
Mais, dans ce moment-ci que j'ai peur qui ne paffe;
Je me regarderois comme un pere inhumain,
Si, plein du trouble tendre où mon ame s'emporte,
Je perfiftois encor dans mes refus,
Et fi je combattois cette impreffion forte
Qu'en cet inftant font fur moi tes vertus.

MARIANE, *très-vivement.*

Mon pere, je fuis affurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de fentiment;
Et je refuferois votre confentement,
Si, d'amitié pour vous, mon ame pénétrée
Ne comptoit éternellement
Sur la force & fur la durée
D'un auffi faint attachement.

DESRONAIS, *de l'air le plus paffionné.*

Et vous, mon pere, auffi, recevez le ferment

Que je fais de mourir si je vous abandonne;
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt...

DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé.
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi :
Le Notaire ici va se rendre :
Souviens-toi, Desronais, de cette scene tendre;
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN.